

Texte

Si les chemins historiques nous apparaissent ainsi avec des caractères qui nous les font aisément reconnaître, les chemins primitifs ont leurs caractères propres, et affirment leur origine à d'autres témoignages que les preuves négatives.

La solidité de leur structure assure leur durée et triomphe des siècles. Au sens vrai du mot, ils sont des constructions et non pas des tracés. On croit communément en effet, que seules étaient établies sur substructures de pierres les véritables voies romaines, c'est-à-dire les routes de grand parcours, construites au temps de l'Empire par l'initiative de l'administration impériale ou des administrations locales. En réalité, bien avant l'arrivée des Romains, la plupart des chemins de l'ancienne Gaule étaient bâtis sur de fortes fondations de pierres dressées en tranches. C'est le pavage en hérisson. La masse de cette construction était latéralement encadrée par d'autres pierres droites dont la tranche faisait généralement saillie hors du sol. Aussi, le chemin ancien domine souvent les sols environnants auxquels il se raccorde par une sorte de talus à pente courte et raide.

Ce type de pavage en hérisson pouvait d'ailleurs varier beaucoup selon la nature ou le relief du sol. Sur les pentes rocheuses, il était inutile. Par ailleurs, en terrain creux ou marécageux, la construction au contraire s'épaississait et s'élargissait jusqu'à former une chaussée, qui a partout résisté aux atteintes du temps. Le pavage souvent subsiste encore, dénoncé par les arêtes pierreuses qui sortent du sol. A d'autres fois, il n'est pas apparent à l'oeil, mais il se manifeste indirectement. Dans ces chemins de bâtisse profonde, les ornières n'ont pu s'enfoncer. L'incessant passage des roues y a creusé une rigole étroite, comme burinée à même dans la pierre, et aux bords tranchés et nets. Il n'y a point d'ornières profondes et baveuses, ni les fondrières bourbeuses qui accusent les tardifs chemins de terrage. Sur ceux-ci, notre pas qui les foule peut sentir, au contact amorti, leur cailloutage informe et le décombe culbuté. De même, nous pouvons reconnaître sous nos pieds la résistante fermeté des structures enfouies sous le vieux chemin des temps anciens.

Mais l'observateur exercé n'a point besoin d'expérimenter ces résistances enfouies. Son regard averti les soupçonne. Elles déterminent sur la surface du sol une sorte de zone cicatricielle qui dénonce le trait profond entré dans la chair. Le vieux chemin s'accompagne ainsi d'une marge d'herbe usée, de friche lépreuse. Tantôt cette marge irrégulière s'étale, prend du champ, s'emplit de brèves ornières; tantôt elle se rétrécit à n'être plus qu'une sente herbeuse et rocailleuse sous laquelle se dérobe l'oeuvre du chemin.

La végétation est souvent particulière au chemin. Elle se compose surtout de plantes calcicoles. Une traînée de ces plantes à travers champs suffit parfois à y révéler le tracé disparu.

De toutes ces plantes, la plus fréquente est l'épine noire. Le vieux chemin a ainsi son escorte caractéristique de buissons. Plongeant leurs racines au fond des ruines pierreuses enterrées dans le sol, ils poussent au hasard. Tantôt, irréguliers et massifs, ils couvrent, ils engloutissent toute la matière ancienne du chemin; tantôt ils l'encadrent de remparts tumultueux; tantôt enfin, mal venus et chétifs, ils poursuivent de leur rongearde et canaille misère les traces hésitantes de la voie qui s'efface. Le plus souvent, pourtant, ils végètent, distribués en touffes isolées. Quelquefois, ils composent un alignement suffisant; à d'autres fois, ils sont de rares témoins si espacés, si perdus

sur l'étendue des champs, qu'ils livrent à peine la direction qu'ils jalonnent.

Ils prospèrent surtout sur les plateaux calcaires, ou sur les flancs rocheux des côtes. L'homme leur abandonne ces sites difficiles. Le chemin primitif, établi à même sur la roche, conserve ainsi une véritable intégrité. La pierre y présente les traces d'ornières séculaires¹⁾. La circulation millénaire a laissé, sur le rigide socle, ce façonnement intime et familier qui est comme la caresse des âges; et la lente usure du rocher sous les pas ou sous les chars lui donne la douceur d'un modelé sous les eaux.

Le chemin construit des temps primitifs est ainsi d'une solidité qui a presque toujours défié les âges. On peut dire qu'il subsiste partout où ne sont pas intervenues des circonstances capables de lui porter directement atteinte.

Ces chemins primitifs ont résisté, même quand ont disparu autour d'eux les oeuvres et les demeures de l'homme qui les créa.

Comme nous le verrons en effet, au régime primitif qui régla la répartition des sites humains en succéda un autre de sens opposé. L'époque historique a dépeuplé en partie les plateaux, et elle a souvent jeté une solitude sur les lieux élevés où avait siégé l'ancienne civilisation rurale. Par contre, elle est venue éveiller à l'activité humaine les vallées et les plaines creuses dont l'homme ancien avait redouté les eaux et fui l'humidité. Les routes anciennes, qui circulent encore sur nos plateaux calcaires, n'y trouvent souvent aucune trace des anciens villages qui en jalonnaient les tracés, aucun vestige de la vie qui en anima le parcours. Les centres d'attraction ont disparu. Les chemins primitifs ont ainsi maintes fois perdu la signification de leur tracé et de leur direction. Ces voies de circulation n'atteignent, ne traversent et ne pénètrent que des solitudes.

Et pourtant, en général, ces chemins, qui depuis des siècles ont perdu leur utilité et leur destination, ces voies inanimées qui ont cessé de fonctionner, persistent à durer. Leur état de conservation nous étonne. Leur tracé demeure partout apparent; partout ils conservent pour le moins l'aspect d'une sente aisée que fréquentent les chasseurs, les forestiers et les rôdeurs de la forêt. Et c'est dans les lieux où il semblait le plus menacé que le chemin des âges anciens s'est le mieux défendu; c'est là, en effet, que la substructure en a été le plus solidement édifiée; c'est là qu'elle se conserve la plus intacte. Il en est ainsi dans les fondrières, sur les talus artileux, et sous les fourrés les plus épais, quand la plaque calcaire crevassée laisse jaillir l'abondance tumultueuse du taillis.

Cette paradoxale contradiction d'un chemin qui a perdu sa fonction et sa signification, mais qui conserve pourtant son tracé et son bâti; c'est cela qui dénonce les origines de la voie et en affirme le caractère ancien.

La tradition appuie et vérifie l'observation. Les gens du pays ne s'y trompent jamais. Le chemin ancien a souvent son appellation caractéristique. On l'appelle le chemin pierré, ferré, haussé, le vieux chemin, le chemin de César, des Romains, ou plus brièvement encore on dit le pavé ou la pavée, le pavement, le ferré, etc... Ces appellations, qui se réfèrent à la structure ou à l'aspect des anciennes voies, qu'elles soient romaines ou pré-romaines, sont un autre témoignage qui suffit à les identifier.

1). Ces ornières semblent parfois avoir été façonnées intentionnellement. A Alésia, la voie traversant l'oppidum de l'Est à l'Ouest présente ces rainures pratiquées à l'outil. Déchelette y voit comme des "rails creux analogues à ceux de nos tramways".